

Zeitschrift: Protar
Herausgeber: Schweizerische Luftschutz-Offiziersgesellschaft; Schweizerische Gesellschaft der Offiziere des Territorialdienstes
Band: 9 (1943)
Heft: 7

Artikel: Luftschutzkompagnie im Kampf
Autor: Semisch, Guido
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-362943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la pendule le temps qui correspond au commencement de l'action. Les messages sont transmis de la CAL au commandant d'unité par les ordonnances. Celui-ci juge la situation, décide et donne ses ordres. Les ordres sont transmis où ils doivent l'être par l'organisme de liaison du local d'exercice. Le chef de l'exercice peut en tout temps l'interrompre et intercaler un exposé. Il ne doit alors pas oublier d'arrêter la pendule et de la remettre en marche quand reprend l'exercice.

Lorsqu'un exercice est ainsi coupé par des intermédiaires destinés à compléter l'instruction, on s'efforcera ensuite de le reprendre une deuxième ou troisième fois en limitant les interruptions. On veillera aussi à assurer un échange fréquent des charges, un roulement parmi leurs titulaires. Afin de donner à tous les élèves l'occasion de se familiariser avec chacune d'elles, un plan de rotation quant aux charges sera établi pour tous les exercices de cadres.

En principe, ils seront tous exécutés comme il vient d'être dit. Il faut compter en moyenne qu'un message arrivera par minute d'exercice. Au début, on ralentira quelque peu le rythme des arrivées pour l'accélérer ensuite au fur et à mesure que l'exercice se poursuivra.

Exercices sur le terrain.

Ils constituent le dernier degré de l'instruction tactique pratique. On peut les diviser en trois degrés:

- 1^{er} degré: exercices systématiques portant sur quelques sinistres pris isolément.
- 2^e degré: exercices systématiques portant sur une action d'ensemble.
- 3^e degré: exercices systématiques sous conduite autonome.

Dans les deux premiers degrés les exercices sont exécutés en se basant sur les reproductions de sinistres-types des tableaux I et II. Ce sont les mêmes qui furent traités dans les jeux de plans et exercices de cadres.

En supposant que l'école soit divisée en trois classes, le mieux sera d'établir un tableau de sinistres de six ou neuf types. Dans le premier degré,

on s'exercera successivement, dans chaque leçon, en faisant alterner les classes, sur deux, le cas échéant, sur trois sinistres.

Le manière de s'exercer doit être la suivante:

Les engins et le matériel nécessaires pour l'intervention seront tenus prêts avant le commencement de la leçon dans le voisinage du sinistre présumé.

Le maître de classe répartit les rôles parmi les élèves. L'élève choisi comme arbitre dépeint la situation à ses camarades désignés comme patrouille de police. La patrouille de police en fait part au commandant qui, après examen de la situation, donne l'ordre d'intervention. Les élèves désignés à cet effet entrent alors en action, selon les instructions du chef d'intervention.

Toutes ces opérations s'effectuent sur les lieux mêmes. L'instructeur interrompt à volonté l'action pour apporter les compléments d'instruction qui s'imposent.

Après avoir exécuté séparément pour tous les sinistres, ces exercices, les différentes classes passent au deuxième degré, c'est-à-dire aux exercices d'ensemble d'après les sinistres du tableau I. Les interventions s'effectuent sur l'ordre du commandant stationné au PC, sur la base des messages qui lui parviennent. Ces messages sont déterminés par le plan de sinistres selon tableau I.

On procède ensuite de la même manière aux exercices prévus au tableau II des sinistres. La seule difficulté réside en ceci, c'est que les sinistres du tableau II furent, il est vrai, traités dans les exercices des jeux de plans et de cadres mais théoriquement et non pratiquement.

Le dernier degré a pour objet d'exercer les futurs officiers à la conduite autonome des opérations. Cet exercice, selon le tableau III, diffère essentiellement des précédents en ce sens que les sinistres et leur déroulement chronologique ne sont pas portés à la connaissance des élèves.

Le présent travail a un caractère purement privé et n'a pour objet que de traiter, dans ses grandes lignes, un cas concret. Son auteur ne prétend en aucune manière avoir épuisé le sujet ni qu'il ne puisse être exposé différemment.

Luftschutzkompanie im Kampf

Von Flab-Major Guido Semisch

Der Leser verwundert sich vielleicht, das Wort «Kampf» im Zusammenhang mit dem passiven Luftschutz zu lesen. Es ist aber eben gar nicht so, dass der Luftschutz passiv ist. Er ist vielmehr sehr aktiv. Die ihm gestellte Aufgabe heisst, die Auswirkung von Fliegerangriffen zu bekämpfen. Es handelt sich dabei um den Kampf gegen Elemente wie Feuer usw. Aber auch Kampf im kriegesischen Sinne muss die Luftschutztruppe unter Umständen gegen Saboteure, Fallschirm- und Luftlandetruppen austragen können. Darum ist sie auch zum Teil bewaffnet.

Es scheint mir daher absolut am Platz, bei den Aktionen der Luftschutztruppe von Kampf zu sprechen und damit die Bekämpfung von Bombenschäden, feindlichen Truppen usw. zu bezeichnen.

1. Besondere Verhältnisse, unter denen die L-Truppe arbeitet.

Der Kampf der L-Truppe spielt sich immer unter Voraussetzungen ab, die ihm einen besonderen Charakter geben. Ich betrachte hier nur die Bekämpfung der aus Fliegerangriffen entstandenen Schäden.

Unter anderem kann die L-Truppe dem Luftgegner nicht direkt offensiv entgegentreten. Sie kann erst eingreifen, wenn die Schäden schon entstanden oder zum mindesten im Entstehen begriffen sind. Dieser Umstand bringt sehr grosse Nachteile mit sich. Einerseits wissen wir, dass bei einem entstandenen Schaden (besonders bei Feuerschaden oder Schaden am Wasserleitungsnetz) sofort eingegriffen werden muss. Andererseits kann ein Einsatz nur erfolgen, wenn wir wissen, wie die Lage sich präsentiert. Es handelt sich also zunächst darum, die Zeitspanne zwischen Eintreffen des Schadens und Beginn der Aktion zu verkürzen. Das weist uns sofort darauf hin, einem raschen und zuverlässigen Nachrichtendienst unsere ganze Aufmerksamkeit zu schenken.

Es kommt uns dabei sehr zustatten, dass die L-Kompagnie immer, wenigstens mit verschwindend wenig Ausnahmen, in einem fest zugeteilten Sektor arbeitet. Sie kann deshalb aus der Vertrautheit mit dem Gelände Nutzen ziehen. Dies geschieht schon durch eine taktisch richtige Aufstellung der Truppe. Damit werden günstige Ausgangsstellungen für den Einsatz geschaffen. Andere Faktoren, wie einwandfreie technische und taktische Ausbildung der Führung, gestatten uns ebenfalls, die aus den eingangs erwähnten, besonderen Verhältnissen sich ergebenden Nachteile auszumerzen oder doch wenigstens zu mildern. Dazu muss selbstverständlich die technische und taktische Ausbildung sich den immer schwieriger werdenden Verhältnissen fortlaufend anpassen.

Die Entwicklung der Luftwaffe zeigt nach den neuesten Kriegserfahrungen, dass immer grösser werdende Massen Explosiv- und Zündstoffe auf ein bestimmtes Objekt abgeworfen werden. Die Feuerkonzentration steigt. Dies wird zunächst möglich durch Einsatz grösserer Massen von Flugzeugen. Dazu kommt aber noch, dass das einzelne Flugzeug grössere Tragfähigkeit aufweist und die Zielgenauigkeit erheblich verbessert werden konnte. Auch die Bombengewichte an sich werden ständig grösser und damit auch die erreichten Wirkungen am Objekt. Das durchschnittliche Bombengewicht beträgt heute an die 1000 kg, und Bomben von 4000 kg Gewicht stellen keine absonderliche Leistung dar.

Daraus ergibt sich, dass sich die Schäden in einer Ortschaft nicht mehr als einzelne Schadenorte, sondern meist als zusammenhängende Schäden, die ganze Zonen betreffen, darstellen. Wir sprechen daher auch von *Schadenzonen*. Diese können einzelne Häuserblocks, Strassenzüge, aber auch ganze Quartiere umfassen. Es ist klar, dass dadurch dem Einsatz der L-Truppe gewisse Richtlinien aufgezwungen werden, die gegenüber den veralteten Methoden wesentlich verschieden sind.

Früher hörte man oft die Ansicht, dass die L-Truppe bei einer guten und starken eigenen Luftwaffe und Fliegerabwehrtillerie überflüssig

werde. Schon rein theoretisch kann bewiesen werden, dass diese Ansicht verkehrt ist, und die Kriegserfahrungen haben deutlich gezeigt, dass bei noch so starken aktiven Abwehrkräften eine Bombardierung nie ganz oder überhaupt nicht verhindert werden kann. Die drei Waffen: Flieger, Fliegerabwehrtillerie und L-Truppe bilden sich gegenseitig ergänzende Teile eines Verteidigungsblockes gegen Angriffe aus der Luft.

2. Kampfgliederung.

Die L-Kompagnie setzt sich aus technisch sehr verschiedenen Dienstzweigen zusammen. Diese müssen im Kampf gemäss den ihnen zufallenden Aufgaben zusammenarbeiten. Es kann dies nur geschehen, wenn eine einzige Hand die Einsätze leitet und die einzelnen Teile koordiniert. Dabei muss eine Gliederung nach den Notwendigkeiten des zu führenden Kampfes getroffen werden, die von der rein administrativen Gliederung stark verschieden ist.

Die Kampfgliederung lehnt sich an die Gegebenheiten im Kampfe an. Zunächst müssen von den Schadenzonen Nachrichten einlaufen. Diese werden im Kommando verarbeitet und ergeben schlussendlich einen Befehl zum Einsatz der Kampfgruppen. Es ergibt sich also im wesentlichen eine Dreiteilung.

Die *Kommandogruppe* ist das Haupt und umfasst den Kommandanten und seine nächsten Gehilfen.

Die *Nachrichten- und Verbindungsgruppe* umfasst den ganzen ABV-Dienst sowie die Beobachtungspatrouillen. Sie hat die Aufgabe, die gemachten Beobachtungen dem Kommando zu vermitteln und gleichzeitig allgemein für die Verbindungen zu sorgen. Die Nachrichtenquellen bilden über dem Sektor ein möglichst dichtes Netz. Hiezu werden auch die ILO, die ZKLO und die Hausfeuerwehren herangezogen. Die Uebermittlung hat immer mit den bequemsten Mitteln zu erfolgen, z. B. per Telephon. Jede Uebermittlung muss aber so gesichert sein, dass sie bei gestörter Verbindung sofort mit Läufern und anderen Mitteln wieder aufgenommen werden kann. Alle Verbindungen laufen letztendlich in der Alarmzentrale zusammen.

Die *Kampfgruppen* umfassen alle diejenigen Züge, die zum eigentlichen Einsatz in der Schadenzone kommen. Ausser dem ABV-Dienst sind es sämtliche anderen Dienstzweige, wobei noch hervorgehoben sei, dass der Pol-Dienst sowohl als Nachrichten- wie auch als Kampftruppe verwendet wird. Welche Kampfgruppen jeweils in einer Schadenzone zusammenarbeiten, hängt von der Natur der Schäden ab und wird immer vom Kommandanten befohlen.

3. Allgemeines zur Führung im Kampf.

In grossen Zügen können die allgemeinen taktischen Regeln auch bei der L-Kompagnie angewandt werden. Es dürfte deshalb nichts schaden, einiges darüber zu sagen.

Die Taktik ist die Kunst, die Truppen in dem Terrain, wo sie kämpfen sollen, aufzustellen und zu verwenden. Es ist klar, dass diese Kunst nicht mit einem Handwerk zu vergleichen ist, wo man nach gewissen Rezepten verfahren kann. Gewiss wird man zur Ausübung dieser Kunst gewisse handwerkliche Dinge brauchen; sie stellen aber nur das Werkzeug dar. Wenn wir im Luftschutz in taktischer Beziehung weiterkommen wollen, so müssen wir den Unterschied zwischen diesen Dingen, der Kunst und dem Werkzeug, machen. Wir müssen versuchen, uns auf eine höhere Warte zu stellen und die Probleme in ihrer Gesamtheit und in ihrem geistigen Gehalt zu erfassen.

Jedes taktische Problem präsentiert sich in anderer Form und unter anderen Verhältnissen. Das ist ohne weiteres bedingt dadurch, dass sich jedes Problem taktischer Art aus verschiedenen Faktoren zusammensetzt, die stark wechseln können. Wir ziehen daraus die Lehre, dass jedes taktische Problem für sich und jedesmal neu studiert werden muss. Man kann also nicht die Lösung eines früheren Problems bei einer neuen Aufgabe, die zunächst vielleicht ähnlich erscheint, einfach übernehmen. Also keine Anwendung von taktischen «Rezepten»!

Jedes taktische Problem kann, seiner Natur entsprechend, verschiedene Lösungen haben. Es ist aber schwierig, zu entscheiden, welches die beste Lösung ist. Es kann nur ganz allgemein gesagt werden, dass diejenige Lösung am ehesten Erfolg verspricht, die einfach ist und zeitgerecht erfolgt. Gerade der Umstand, dass die Zeit eine grosse Rolle spielt, zwingt uns manchmal, statt der guten Lösung eine weniger gute anzuwenden, die aber zur richtigen Zeit kommt. Es nützt nämlich gar nichts, die feinst ausgeklügelte Lösung zu haben, wenn sie zu spät ausgeführt wird.

Ehrlich gesagt, können wir nie im absoluten Sinn sagen, diese oder jene taktische Lösung sei gut oder schlecht. Die einzig unumstösslich richtige Antwort gibt nur der Erfolg im Krieg. Darum sollen auch die Instrukteure ihren Untergebenen nicht zu sehr Zwang auferlegen. Wichtig ist vielmehr, dass man die Art und Weise, wie man zu der Lösung eines taktischen Problems kommt, den Schülern vermittelt und mit ihnen übt.

Das taktische Problem stellt sich meistens auf den ersten Blick nicht in ganz einfacher Form dar, sondern ist umgeben von allerlei anderen Dingen, die man zunächst in ihrem Wert erkennen muss. Es kommt dann in erster Linie darauf an, das Problem in seiner einfachsten Form zu erfassen und das Nebensächliche an den ihm zukommenden Platz zu stellen. Die grossen und einfachen Richtlinien erkennen zu können, müssen die Führer geschult werden.

Aber nicht nur im Erfassen des taktischen Problems muss der Führer eine einfache Formel suchen, sondern auch nachher, in der Befehlsgebung, muss alles möglichst einfach gestaltet werden. Nicht nur der Inhalt des einzelnen

Befehls, sondern auch die Art der Befehlsgebung muss darauf abzielen, klar zu sein, um so auch rasch und sicher zu werden. So ist es absolutes Erfordernis, klare Kommandoverhältnisse zu schaffen. Der Kommandant führt allein; die Zugführer sind seine Gehilfen, die er einsetzt als Schadenplatzkommandant, als Nachrichtenoffizier, als Arzt, zu Rekognoszierungen usw.

Der Schadenplatzkommandant ist der Unterführer im Kampf, der verschiedene Kampfgruppen zur Verfügung erhält, um den vom Kompagniekommandanten erhaltenen Auftrag auszuführen. In der Schadenzone kommandiert nur er, darum bekommt auch nur er einen Auftrag in Form eines Einsatzbefehles. Die einzelnen Kampfgruppen erhalten ihre Teilaufträge vom Schadenplatzkommandanten und nicht vom Kompagniekommandanten. Das einzige, was der Kompagniekommandant macht, ist, die einzelnen Kampfgruppen in die Schadenzone zu dirigieren zur Verfügung des Schadenplatzkommandanten (mittels Dislokationsbefehls). Denn auch in der Schadenzone gilt, dass nur einer führt. Erst wenn man sich einer klaren Kommandoordnung befleissigt, ergibt sich auch ein klarer Weg für die Befehlsgebung.

Es ist deshalb notwendig, dass in der Instruktion der Offiziere in allen Stufen diese Erfordernisse gewürdigt und berücksichtigt werden. Instrukteure, die dies nicht tun oder nicht tun können, sollen in der Offiziersausbildung nicht verwendet werden.

Eine Tatsache, die im innersten Wesen des Krieges verankert ist, müssen wir in den Kreis unserer Betrachtungen noch einbeziehen. Es sind die immer auftretenden Friktionen. Obschon wir ja unseren Gegner so genau wie möglich beobachten, obschon wir unsere eigenen Handlungen so gut wie möglich vorbereiten, gibt es immer Ueberraschungen. Bei jeder solchen Ueberraschung gilt es zunächst, ruhig zu bleiben, zu überlegen und dann entsprechend zu handeln. Auch hiezu muss und kann der Offizier konsequent erzogen werden.

Und eine letzte Tatsache, die eine Rolle in der Führung spielt, ist eine nie erlahmende Aktivität. Wir meinen nicht jene Pseudoaktivität, die sich durch aufgeregtes Hin- und Hergehen, überlautes Befehlen usw. kundgibt. Wir meinen damit jene gesunde Agressivität eines Kommandanten, der aktiv eingreift und wenn er defensiv sein muss, doch immer daran denkt, bei erster Gelegenheit wieder die Offensive zu ergreifen. Wir meinen auch jenen Kommandanten, der, nachdem er zu einem Entschluss gekommen ist, den Mut hat, ihn in die Tat umzusetzen und die Verantwortung für seine Entschlüsse im Bewusstsein seines Könnens mit Stolz tragen kann.

4. Der Kompagniekommandant an der Arbeit.

Wir betrachten hier nur die taktische Aufgabe des Kommandanten und lassen alle andern, wie Erziehung, Ausbildung der Truppe usw., bewusst

weg. Eine Ausbildungsmethode soll sich zunächst immer nach dem richten, was der betreffende Offizier im Ernstfalle als Rüstzeug braucht. Es ist deshalb am einfachsten, wir sehen uns einmal an, was der Kommandant im Kampf zu tun hat. Wir besprechen dabei nicht mehr die Vorbereitungen zum Kampf, da uns dies hier zu weit führen würde.

Wenn der Kommandant mit seiner Truppe auf Grund der eingehenden Meldungen vor eine bestimmte Situation gestellt wird, so spielt sich immer die gleiche geistige Arbeit ab: Der Kommandant beurteilt die Lage, fasst nachher einen Entschluss und drückt diesen hierauf in einem Befehl aus. Für diese Arbeit nun können wir uns einer bestimmten Reihenfolge in den Ueberlegungen bedienen. Dies geschieht nur in der Absicht, die gedankliche Arbeit, soweit sie mehr die handwerkliche Seite betrifft, in immer gleicher Form erscheinen zu lassen. Die Form ist also bestimmt, wie z. B. beim Befehl, aber der Inhalt ist durch die Form nicht etwa eingengt, geschweige denn beeinflusst, sondern ergiesst sich in den Formen mit seinem vollsten Mass künstlerischen Gehältes, wie es in taktischen Belangen sein muss.

a) Beurteilung der Lage.

Es ist die kritische Betrachtung derjenigen Elemente, die einen Einfluss auf den Entschluss haben können. Dazu gehören Schadenmeldung, eigene Truppe, lokale Verhältnisse, atmosphärische Verhältnisse und der Gegner. Es ist von Vorteil, wenn die Beurteilung der Lage immer in der Reihenfolge dieser Punkte gemacht wird.

Die Schadenmeldung ist wohl das wichtigste Element für die Beurteilung der Lage und wird deshalb auch an erster Stelle berücksichtigt. Eine Schadenmeldung muss nicht nur gelesen, sondern sie muss nach allen Kanten ausgewertet werden. Aus jedem Satz muss der tiefere Sinn und die Beziehung zum Gesamtproblem herausgeschält werden. Man ist versucht, zu sagen, dass die Schadenmeldung seziert und jedes Teilchen kritisch betrachtet werden muss.

Die eigene Truppe spielt im Geschehen natürlich eine grosse Rolle. Es ist zunächst einmal die Anzahl der zur Verfügung stehenden Truppen und deren Materialausrüstung, die eine Rolle spielen. Eine motorisierte Truppe kann schneller eingreifen als eine Fusstruppe. Es ist schon seit langem die sogenannte Einsatztafel eingeführt worden. Sie gibt den Stand der noch zur Verfügung stehenden Truppen an. Aber auch hier darf der Kommandant nicht am Aeusserlichen hängen bleiben, sondern er muss wissen, dass andere Faktoren, die die Einsatztafel nicht zeigt, zu berücksichtigen sind. So z. B. ist die Moral der Truppe zu bewerten. Ist die Truppe ausgeruht? Hat sie gepflegt? Sind die einzelnen Kampfgruppen homogen oder nicht? Hat die Truppe Kriegserfahrung? Alles dies sind Faktoren, die

der Kommandant in der Bewertung seiner Truppe berücksichtigen muss.

Die lokalen Verhältnisse umfassen alle Besonderheiten einer Siedlung. Durch genaues Studium schon im Frieden muss der Kommandant seinen Sektor kennen lernen. Er muss den Zusammenhang zwischen Karte und Terrain kennen. Bei der Beurteilung der Lage kommt ihm die genaue Kenntnis des Sektors sehr zustatten, denn er sieht sofort die tatsächlichen Verhältnisse vor seinen Augen. Sind Veränderungen im Sektor aufgetreten (gesperrte Passagen, umgelegte Häuserblocks usw.), so trägt er dieselben in der Karte ein.

Die atmosphärischen Verhältnisse können eine Aktion natürlich auch beeinflussen. Denken wir nur an den Wind bei Feuerschaden oder an die Kampfstoffe, die sich je nach Witterung ganz verschieden geltend machen können. Damit die atmosphärischen Einflüsse berücksichtigt werden können, muss der Kommandant sie fortlaufend kennen. Er wird deshalb einen einfachen Wetterdienst einrichten, der ihm die gewünschten Angaben macht.

Der Gegner wird als letzter Punkt berücksichtigt, da er meistens am wenigsten sicher beurteilt werden kann. Es ist aber selbstverständlich, dass wir die Mittel des Gegners und deren Anwendung weitestgehend studieren. Dabei sind wir jedoch nie sicher, ob morgen der Gegner uns nicht mit etwas ganz Neuem überrascht. Wir müssen unsererseits daher auch mobil sein und die Anpassungsfähigkeit zu erhöhen suchen.

Die fünf Punkte geben einen Ueberblick über die Lage. Jeder Punkt wurde hier einzeln im Detail betrachtet. In der Wirklichkeit wird diese Beurteilung der Lage so rasch als möglich abgeschlossen. Allerdings darf nicht gehastet werden. Jede wichtige Tatsache muss abgewogen und im Rahmen des Gesamten betrachtet werden.

Um dies tun zu können, darf der Kommandant durch nichts abgelenkt werden. Er wird sich also auf diese geistige Arbeit konzentrieren, indem er Nebensächliches seinen Untergebenen überlässt (z. B. Schreiben oder Telephonieren seiner Befehle).

Man muss sich klar sein, dass bei den Kampagnie-Manövern die kriegsmässigen Verhältnisse nicht dargestellt werden können. Obschon gewisse Friktionen, z. B. im Nachrichtenwesen, provoziert werden können, so spielt sich doch das ganze Geschehen mehr oder weniger friedlich ab. Es ist aber etwas ganz anderes, zu wissen, dass draussen vor dem Kommandoposten wirkliche Bomben ihre Zerstörungen anrichten. Die Verfassung, in der sich der Kommandant befindet, ist eine andere als im Manöverfall, denn es handelt sich darum, Leute in den Kampf zu senden, wo sie dem Tod ins Antlitz blicken müssen. Wenn man sich dies klar vor Augen hält, ist man sich der Verantwortung des Kommandanten bewusst und sieht ein, dass er sich in diesem Moment seiner Aufgabe ganz wid-

men können muss. Er darf nicht durch Nebensächliches abgelenkt werden. Seine Gehilfen müssen ihm solches abnehmen. Wenn das gegenseitige Vertrauen vorhanden ist, wird dies auch ohne weiteres möglich sein.

b) Der Entschluss.

Die Resultate aller Ueberlegungen, die bei der Beurteilung der Lage angestellt wurden, ist der Entschluss. Er soll ganz natürlich aus den Betrachtungen über die Lage herausreifen. Es ist wohl der wichtigste Moment in der Arbeit des Kommandanten. Abgesehen davon, den richtigen Entschluss zu fassen, muss eine Entscheidung rasch gefällt werden. Das heisst aber nicht, dass überstürzt gehandelt werden darf; ganz im Gegenteil. Aber der Kommandant darf kein Zauderer sein. Man muss sich in Erinnerung rufen, dass die beste taktische Lösung nichts nützt, wenn sie nicht zur richtigen Zeit kommt.

Hier wirken sich hauptsächlich die charakterlichen Eigenschaften des Kommandanten aus. Der taktische Sinn und das logische Denken des Kommandanten sind hier massgebend. Aber auch eine gewisse Ruhe und die Kraft, sich auf das Wesentliche konzentrieren zu können, sind entscheidende Faktoren.

c) Der Befehl.

Hier geht es darum, dem Willen des Kommandanten, der in seinem Entschluss verkörpert ist, Ausdruck zu geben. Gerade das Ausdrücken des Willens in einem klaren Befehl bietet dem Anfänger oft viel Schwierigkeiten. Nur durch viel praktische Uebung kann man den angehenden Offizier dazu bringen, einen klaren und kurzen Befehl zu geben. Die Befehlsgebung ist schon nicht mehr eigentliche Kunst im wahren Sinne des Wortes, sondern Handwerk zur Verfügung der Taktik. Es steht darum nichts dagegen, dem Befehl eine bestimmte gleichbleibende Form zu geben.

So setzt sich der *Einsatzbefehl* im allgemeinen aus drei bis vier Teilen zusammen: Orientierung, Absicht, Auftrag und Verschiedenes. Dabei fallen Absicht und Auftrag oftmals zusammen (besonders bei Einsatzbefehlen der Kompanie).

Die *Orientierung* bezweckt, den Untergebenen in die Lage zu versetzen. Bis jetzt haben die Luftschutzkommandanten im allgemeinen einfach die Schadenmeldung in diesem Punkt wiedergegeben. Wir müssen aber doch dem Umstand Rechnung tragen, dass die Meldung meistens in der Sprache eines einfachen Soldaten abgefasst ist. Dazu kommt, dass der Kommandant mit seiner Orientierung eigentlich schon den nachfolgenden Auftrag suggestiv vorbereiten soll. Er wird deshalb die Orientierung in einer von ihm geprägten persönlichen Form ausdrücken.

Der *Auftrag* ist das, was der Untergebene tun soll. Gerade dieser Punkt muss sorgfältig redigiert sein und alles enthalten, was zur Erfüllung des Willens des Vorgesetzten notwendig ist. Dabei ist der Auftrag so zu fassen, dass dem Untergebenen

ein gewisser Spielraum für die Ausführung bleibt. Es hat keinen Sinn, alles bis ins kleinste Detail befehlen zu wollen. Tut der Vorgesetzte dies, so ertötet er die Initiative beim Untergebenen. Umgekehrt darf aber der Auftrag auch nicht zu vage lauten. Einfach zu befehlen «eingreifen», sagt gar nichts und ist höchstens ein Beweis, dass der Vorgesetzte selbst nicht weiss, was zu tun ist. Es muss immer eine *klare Richtlinie* für das Handeln des Untergebenen im Auftrag enthalten sein.

Der Punkt «*Verschiedenes*» enthält Angaben über Verbindungen, Anmarschwege, Sammelpunkte usw. Alles was man zur Erleichterung der Arbeit des Untergebenen angeben kann, wird hier gesagt.

Die *Art der Befehlsgebung* kann oft für den Erfolg mit ausschlaggebend sein. Komplizierte Befehlsgebung ist Zeitverlust und gleichbedeutend mit herabgeminderter Erfolgsaussicht.

Angenommen, in einer Schadenzone müssen F, San und Tec eingesetzt werden. Für die Schadenzone ist ein Leutnant als Schadenplatzkommandant bestimmt. Es sei ferner noch angenommen, dass sich die einzelnen Kampfgruppen in verschiedenen Bereitschaftslokalen befinden, die getrennt vom Kommandoposten liegen. Statt nun jeder Kampfgruppe einen Einsatzbefehl zu geben, wie das heute noch von taktisch unbegabten Leuten gelehrt wird, ist es doch viel zweckmässiger, weil rascher, in folgender Weise zu verfahren:

Der Schadenplatzkommandant erhält den Einsatzbefehl mit Angabe, was er zur Verfügung erhält, um seinen Auftrag zu erfüllen. Gleichzeitig gibt der Kommandant ihm an, wo er ihm die Kampfgruppen zur Verfügung hält (an einem vereinbarten Sammelpunkt oder je nach Umständen auch einmal im Bereitschaftslokal).

Die einzelnen Kampfgruppen erhalten kurze Dislokationsbefehle, die jeweils für die am gleichen Ort stationierten Truppen gruppiert ausgegeben werden. Z. B. für F-Gruppen, die im gleichen Bereitschaftslokal sind: Befehl an F 2: «Hydrantengruppen 2, 4 und 5, Leiterngruppe 6, Schnellöschtrupp 2 dislozieren nach Nordstrasse 4 (Sammelpunkt) zur Verfügung Leutnant X (Schadenplatzkommandant).»

So erhalten alle Gruppen der F, San und Tec unseres Beispiels ihre Dislokationsbefehle. Da sie kurz sind, ist ihre telephonische Uebermittlung nicht zeitraubend. Andererseits hat es der Schadenplatzkommandant in der Hand, die Kampfgruppen dem erhaltenen Auftrag gemäss einzusetzen. Käme jede Kampfgruppe mit einem Einsatzbefehl auf den Platz, dann würde ja in Tat und Wahrheit der Kompaniekommandant die einzelnen Gruppen vom Kommandoposten aus einsetzen. Das ist praktisch gar nicht möglich, da nur auf dem Kampffeld selbst die Detailsanordnungen getroffen werden können. Das war ja mit ein Grund, warum der Kommandant in der Schadenzone geschaffen werden musste.

Also halten wir fest: Für die Schadenzone erhält der Schadenplatzkommandant den Einsatzbefehl. Die einzelnen Kampfgruppen werden durch Dislokationsbefehle in Marsch gesetzt und in der Schadenzone durch den Schadenplatzkommandanten eingesetzt.

Wenn der Kommandant seine Truppen eingesetzt hat, so beginnt für ihn die Phase, wo er, der Entwicklung ständig folgend, führt. Er sorgt für den Ausgleich der Kräfte in den einzelnen Schadenzonen. Er bleibt also nicht passiv, sondern *er führt*. Beiläufig erwähnt, ist er nicht an seinen Kommandoposten gebunden. Er wird im Gegenteil darnach trachten, hinzugehen, um sich persönlich ein Bild von der Entwicklung der verschiedenen Aktionen zu machen. Dabei bleibt er ständig in Verbindung mit seinem Kommandoposten. Dass er sich im Gelände zeigt, ist auch in psychologischer Hinsicht auf die Truppe von wesentlicher Wirkung.

5. Die Zugführer.

Sie sind die Gehilfen des Kommandanten. Da jeder ursprünglich als ein Spezialist gedacht war, stellten sie früher technische Berater des Kommandanten dar. Dem ist heute nicht mehr so. Die Kommandanten sind heute so weit ausgebildet, dass sie diesen «Berater-Sowjet» nicht mehr nötig haben. In der Ausbildung sind natürlich die Zugführer immer noch die «Spezialisten», im taktischen Geschehen werden sie aber für die umfassendere Aufgabe des Schadenplatzkommandanten eingesetzt. Sie werden dementsprechend auch in anderen als in ihrem besonderen Dienstzweig ausgebildet und so für ihre taktische Aufgabe vorbereitet.

Sie sind auch im Kampf nicht mehr vor allem Zugführer, denn selten wird ein ganzer Zug für sich gesamthaft eingesetzt. Es ist vielmehr so, dass jeder Zugführer eine taktische Aufgabe erhalten kann, für die er gemischte Verbände zur Verfügung erhält. Die Zugführer stehen damit zur direkten Verfügung des Kommandanten für Rekognoszierungen, als Schadenplatzkommandanten usw. Dabei machen zwei Zugführer eine Ausnahme: der ABV-Offizier und der San-Offizier (Arzt oder nicht Arzt). Der erstere arbeitet als Nachrichtenoffizier und wird daher nicht als Schadenplatzkommandant verwendet. Der letztere hat ebenfalls Aufgaben, von denen man ihn nicht abziehen kann.

Alle übrigen Zugführer sind da, um als Schadenplatzkommandanten eingesetzt zu werden. Es ist eine sehr schwierige Aufgabe, die mutige und gewandte Offiziere verlangt. Eine dementsprechende sorgfältige Auslese und Ausbildung hat in der Aspirantenschule zu erfolgen. Vor allen Dingen müssen die Offiziere in sämtlichen Dienstzweigen beschlagen sein und führen können.

6. Arbeit des Schadenplatzkommandanten.

Nachdem der Kompagniekommandant die Beurteilung der Lage gemacht und seinen Ent-

schluss gefasst hat, wird er den Schadenplatzkommandanten bestimmen. Dieser erhält nun den Einsatzbefehl. Befindet er sich auf dem Kommandoposten, so erhält er ihn mündlich, sonst schriftlich oder eventuell telephonisch.

Das erste was er tut, ist, den Befehl und besonders den Auftrag genau studieren. Er muss sich Rechenschaft geben über das, was der Kommandant will. Er macht sich auch rasch anhand der Karte ein Bild, wie die Operation am besten in die Wege geleitet werden könnte. Er weiss, wieviel Kampfgruppen er für seinen Auftrag zur Verfügung hat und wohin diese dirigiert werden. Er geht nun raschestens mit einer Ordonnanz, die er einer der Kampfgruppen entnimmt, in die Schadenzone.

Er lässt seine Ordonnanz am bestimmten Treffpunkt und beginnt sofort die Rekognoszierung der Schadenzone. Er muss daher immer darnach trachten, einen Vorsprung vor den Mannschaften zu haben. Die Rekognoszierung muss rasch gemacht werden.

In der Zwischenzeit hat der Kompagniekommandant die Kampfgruppen in Marsch gesetzt. Die Gruppenführer haben ihrerseits die Führung der Gruppe ihrem Stellvertreter übergeben, um möglichst rasch in der Schadenzone mit dem Schadenplatzkommandanten Fühlung nehmen zu können. Es ist klar, dass dies der Idealfall ist, wo alles so schön zusammenspielt. Manchmal wird die Truppe in der Schadenzone gleichzeitig mit dem Schadenplatzkommandanten eintreffen. Dann ist dennoch dafür zu sorgen, dass die Kampfgruppen unverzüglich in die Aktion geworfen werden können.

Der Schadenplatzkommandant wird immer alles daran setzen, um vor Ankunft der Truppe seine Rekognoszierung zu erledigen und, wenn möglich, mit den Gruppenführern die Verteilung der Kräfte zu bestimmen. Er hat auf Grund seines Auftrages die Einzelaufträge an die Gruppenführer zu geben. Es sind dies kurze, prägnante Befehle, wie sie auf dem Kampffeld gegeben werden, wo der Feind einem sichtbar gegenübersteht. Die Orientierung wird ersetzt durch die Sicht. Der Kommandant zeigt im Gelände, um seine Befehle zu unterstreichen, z. B. «Schnell-Löschtrupp Nr. 2 greift Feuer von hier (Punkt im Gelände) aus an, Wasserbezug Hydrant dort (im Gelände gezeigt).» Alle technischen Details sind dann Sache der Gruppenführer.

Der Schadenplatzkommandant hat sich einen *Gefechtsstandort* gewählt, der allen Gruppen bekannt gegeben werden muss. Das *Verwundeten-nest* wird ebenfalls bestimmt. Der Schadenplatzkommandant hat dem Gruppenführer San den ungefähren Standort angegeben. Die Detailbestimmung macht der genannte Gruppenführer. Er meldet sofort, wenn der Standort des Verwundeten-nestes feststeht. Der Schadenplatzkommandant sorgt dafür, dass auch der Standort des Verwundeten-nestes allen Kampfgruppen bekannt wird.

Alle Verbindungen innerhalb der Schadenzone gehen zum Gefechtsstandort, der immer besetzt ist, auch wenn der Kommandant nicht gerade dort ist. Auf dem Gefechtsstandort verbleibende Organe wissen immer, wo der Schadenplatzkommandant zu finden ist. Die Verbindungen werden durch die eigenen Mittel der kämpfenden Truppe aufrechterhalten.

Der Schadenplatzkommandant meldet seinen Gefechtsstandort an den Kommandoposten der Kompagnie, die für die Aufrechterhaltung der Verbindung dorthin sorgt.

Nachdem die Aktion eingeleitet ist und die Verbindungen organisiert sind, tritt die Hauptphase ein. Jetzt führt der Schadenplatzkommandant den Kampf, indem er je nach der Entwicklung der Situation seine Gruppen verschiebt, verstärkt oder schwächt. Sieht er z. B., dass im N-Teil die Aktion vollen Erfolg hat, während im S-Teil im Gegenteil die Ausbreitung des Schadens zunimmt, so verlagert er dementsprechend seine Kräfte. Er muss also konstant die Lage beobachten. Das tut er, indem er sich in der Schadenzone bewegt.

Bei sehr ausgedehnten Schadenzonen ist es wohl möglich, mehr als einen Offizier einzusetzen. Einer davon hat jedoch das Oberkommando und die andern werden als Abschnittskommandanten eingesetzt. Die Aufgaben bleiben sich gleich. Der Schadenplatzkommandant verteilt die Aufträge und teilt die entsprechenden Kräfte den Abschnittskommandanten zu. Diese verfahren in ihrem Abschnitt wie ein Schadenplatzkommandant. Sämtliche Verbindungen laufen über die Gefechtsstandorte der Abschnittskommandanten zum Gefechtsstandort des Schadenplatzkommandanten. Die Verbindung mit dem Kommandoposten der Kompagnie geht nur über den Gefechtsstandort des Schadenplatzkommandanten. Es wird im Fall sehr grosser Schadenzonen auch mehrere Verwundetennester geben. Je nachdem wird pro Abschnitt eines aufgestellt, vielleicht werden auch zwei oder mehr Abschnitte ein gemeinsames Verwundetennest haben. Es hängt dies ganz von den Verhältnissen ab.

Wenn die Aktion vorüber ist und man daran denken kann, die Truppe zurückgehen zu lassen, muss dafür gesorgt werden, dass alles Material zurückkommt. Selbst defektes Material muss zurück, damit es wieder repariert oder der Altstoffverwertung zugeführt werden kann. Nie lasse man die Truppe länger als nötig in der Schadenzone. Eingerückte Truppen müssen immer dem Kompagnie-Kommandoposten gemeldet werden.

7. Der Arzt in der Schadenzone.

Wir haben gesagt, dass der Arzt nie Schadenplatzkommandant ist. Trotzdem wird er dort erscheinen. In der Tat, anstatt im Kommandoposten zu sitzen und auf Arbeit zu warten, kann er, sobald eine Aktion begonnen hat, hinausgehen. Dort

im Verwundetennest kann er seine spätere Arbeit schon vorbereiten, indem er selbst die Triage vornimmt.

Besitzt die Kompagnie zwei oder mehr Aerzte, ist dieses Vorgehen gewiss gegeben, indem einer der Aerzte in der Sanhst verbleiben kann. Man muss aber auch die Kompagnien mit einem einzigen Arzt sagen, dass er sicher die Tendenz haben wird, nicht auf die Arbeit zu warten, sondern ihr nachzugehen. Vom taktischen und psychologischen Standpunkt aus gesehen, ist es entschieden richtiger, wenn der Arzt, solange er in der Sanhst nichts zu tun hat, die Verwundetennester absucht und dort Triage vornimmt. Die Mehrzahl der L-Aerzte teilt im übrigen diese Ansicht. Es darf noch beigefügt werden, dass die Transportgeschwindigkeiten, wie sie in Manövern erzielt werden, in Wirklichkeit nicht erreicht werden können. Zunächst müssen die Verwundeten meistens aus Trümmern heraus geborgen werden. Bis sie im Verwundetennest sind, verstreicht also schon eine geraume Zeit. Dann im Verwundetennest, das überfüllt sein wird, geht auch nicht alles im Handumdrehen und dann kommt noch der Transport in die Sanhst. Es ist daher praktisch nicht so, wie man in Manövern gesehen hat, dass knappe 30 Minuten nach der ersten Schadenmeldung schon die ersten Verwundeten in der Sanhst einlangen. Man muss da schon den kriegsmässigen Verhältnissen etwas mehr Rechnung tragen, um zu erkennen, dass die Idee, den Arzt zunächst in das Verwundetennest gehen zu lassen, keineswegs abwegig ist.

8. Zusammenarbeit der Dienstzweige.

Wir haben gesehen, dass der Schadenplatzkommandant die einzelnen Gruppen einsetzt und koordiniert. Das geschieht natürlich nicht auf beliebige Art, sondern es gelten hier gewisse allgemeine Regeln.

Jeder Dienstzweig hat seine Spezialausbildung. Man sucht daher, das Maximum herauszubekommen, indem man ihm seine Spezialarbeit zuweist. Dabei muss allerdings in der Not auch einmal auf andere Weise verfahren werden (z. B. Tec verwendet, um F zu verstärken).

Der Dienstzweig hat das zu seiner Arbeit notwendige Gerät. Es ist deshalb notwendig, beim Einsatz auf die Reihenfolge zu achten. San kann z. B. nicht einen Weg durchs Feuer sich bahnen, um Verletzte zu holen. Da muss F voran. Auch ist es nicht Aufgabe der San, sich den Weg durch Trümmer freizulegen. Dazu hilft ihr der Tec.

Die Beispiele könnten beliebig vermehrt werden. Wir wollen hier nur festhalten, dass der Schadenplatzkommandant seine Gruppen im zeitlichen Einsatz so kombinieren muss, dass die Truppe mit dem entsprechenden Werkzeug dort arbeitet, wo sie etwas ausrichten kann. Es zeigt das auch deutlich, dass der Einsatz der einzelnen

Gruppen nur in der Schadenzone in Kenntnis der herrschenden Verhältnisse befohlen werden kann. Diejenigen, die den Weg zu öffnen haben, vorne, die andern dahinter.

In Bezug auf Verbindungen muss die Truppe diese immer mit eigenen Mitteln aufrechterhalten. Der Nachrichtendienst nimmt den ABV-Zug so in Anspruch, dass er nichts abgeben kann und nur zur direkten Verfügung des Kommandanten für seine Verbindungen steht. Ausnahmefälle sind natürlich vorbehalten, werden aber dann durch den Kommandanten befohlen.

Für den Sanitätsdienst ist noch besonders zu betonen, dass er nicht einfach ausserhalb der Gefahrenzone bleibt und wartet, dass man ihm Verwundete bringt. Er dringt im Gegenteil so weit vor, als es ihm seine Ausrüstung gestattet. Bei sesshaften Kampfstoffen tut er unter Umständen sogar ein mehreres und dringt mit behelfsmässigem Schutz in die vergiftete Zone ein, da oft der Chi zahlenmässig zu schwach ist, um allein zu arbeiten. In Fällen von Arbeit in vergifteten Zonen muss daran gedacht werden, Entgiftungsposten an der Schadengrenze zu errichten.

9. Schlussbemerkungen.

Ich habe versucht, zu zeigen, wie die Kompanie und ihre Einzelteile im Kampfe zu arbeiten haben und dabei gleichzeitig angedeutet, welche Bedingungen schon bei der Ausbildung erfüllt werden müssen. Die Truppe und insbesondere das Kader müssen in erster Linie erzogen werden und die Ausbildung hat immer wieder den neueren Kriegsergebnissen Rechnung zu tragen. Da, wo uns keine Kriegserfahrungen zur Verfügung stehen, muss durch logisches Denken die Ausbildung zweckentsprechend gestaltet werden.

Besonders bei der Ausbildung der taktischen Führer muss man von einem mechanischen Schematismus abgehen. Ich sehe eine grosse Gefahr darin, dass man den Hauptakzent vielfach hauptsächlich auf Fragen der äusseren Form legt. Natürlich müssen gewisse handwerkliche Dinge, die der Taktik als Werkzeuge dienen, festgelegt sein. Sie dienen in dieser Art als «aide-mémoire». Ohne geistigen Inhalt bleibt aber diese Form toter Buchstabe. Die äussere Form muss durch den geistigen Inhalt, der ihr durch den, der sie handhabt, gegeben wird, belebt werden.

Ueber Qualifikationen Von Hptm. G. Clar, Basel

Die Tatsache, dass sozusagen alle Kommandanten im Luftschutz nachgenommen und weitergebildet werden mussten, dass für Nachwuchs in den Kommandostellen Sorge zu tragen ist, versetzte die A + PL in die Notwendigkeit, in vermehrter Masse auf geeignete Kräfte in den örtlichen Luftschutzorganisationen als Instruktoren und Klassenlehrer zu greifen. Das verpflichtet die Betreffenden, ihr Bestes zu geben. Es genügt eben nicht, mit mehr oder weniger reichlichem Wissen und Können anzurücken. Zum Soldatenerziehen, zum Instruktor braucht es noch einiges mehr. Die Armee hat in ihrem Instruktionskorps eine alte Tradition. Der Luftschutz ist relativ jung, ist etwas Neues, ist immer im Fluss. Es gibt keine starren Formen. Die Kriegserfahrungen zwingen immer und immer wieder zur Anpassung. Das verlangt vom Luftschutzoffizier im allgemeinen und vom Luftschutzinstruktor im speziellen, mit der Entwicklung Schritt zu halten und und zwingt ihn zu ständigem Weiterarbeiten. Es gibt keinen Stillstand. Wir müssen weiterschreiten, sonst gleiten wir zurück, verlieren an Höhe und versanden. Die Ausbildungszeiten im Luftschutz, in Schulen und Kursen, sind kurz. Das heisst für den Instruktor und den Klassenlehrer: scharfe Konzentration, überlegte Methodik und peinlich genaue Vorbereitung. Das ist ein Teil der Voraussetzungen zum Gelingen, zum Erfüllen seiner Aufgabe. Der Instruktor und Klassenlehrer trägt gegenüber dem Kurskommando, gegenüber seinen Schülern und nicht zuletzt seinem Lande gegenüber eine

grosse Verantwortung. Aber mit der Konzentration, mit der Methodik und einer präzisen Vorbereitung seiner Disziplinen ist es noch nicht getan. Soll er ein wirklich guter Instruktor und Soldatenerzieher sein, muss er das Hauptrequisit mitbringen: die *Menschenkenntnis*. An der Wurzel jeder soldatischen Erzieheraufgabe, gewissermassen als deren primitivste Voraussetzung, steht die Menschenkenntnis.

Ohne ein gewisses Mass von Menschenkenntnis ist die Arbeit als Instruktor auch im Luftschutz zum Misserfolg verdammt. Besitzt er jedoch diese Eigenschaften, gepaart mit Methodik, Konzentration und Verantwortungsgefühl, so wird seine Arbeit reiche Früchte tragen, denn er bearbeitet ja lebendiges Material, und das ist ja das Schöne an der Soldatenerziehung, resp. an der Instruktion in Schulen und Kursen des Luftschutzes. *)

*) Diese vorstehenden Ueberlegungen können gerade für die Instruktion im Luftschutz nicht genug betont werden. Nur der beste Kurskommandant und die besten Instruktoren sind gerade gut genug. Bei den kurzen Ausbildungszeiten in den Luftschutzscholeln wirken sich «Experimente» auf diesem Gebiete besonders verheerend aus. Wir empfinden die Zusammensetzung der Luftschutzkader und -mannschaften aus Leuten jeden Alters und jeden Standes immer als besonders glücklich und es resultiert daraus ein Geist der Bereitschaft und der uneigennütigen Zusammenarbeit, um den uns gelegentlich auch Feldgrau beneiden dürften. Aber gerade diese «gesetzten» Leute sind für ungenügende Instruktion, für unkorrektes Handeln der Instruktoren, für ungesunde Rivalitäten beim Instruktionspersonal besonders empfindlich.

(Red.)